

LA COULEUR DU LAIT

NELL LEYSHON

LA COULEUR DU LAIT

roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
KARINE LALECHÈRE

PHÉBUS

Titre original:
The Color of Milk

© Nell Leyshon, 2012.
Première publication en Grande-Bretagne par Fig Tree,
une marque du groupe Penguin.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0982-4

PRINTEMPS

ceci est mon livre et je l'écris de ma propre main.

nous sommes en l'an de grâce mille huit cent trente et un, j'ai quinze ans et je suis assise à ma fenêtre. je vois beaucoup de choses. je vois les oiseaux qui piaillent dans le ciel. je vois les arbres je vois les feuilles.

et chaque feuille a ses veines.

chaque tronc a ses fissures.

je suis pas très grande et mes cheveux ont la couleur du lait.

je m'appelle mary et j'ai appris à écrire mon nom. m. a. r. y. ce sont les lettres de mon nom.

je vais vous raconter les choses telles qu'elles sont arrivées mais je ne veux pas me précipiter comme les génisses au portail sinon je vais m'empêcher et de toute manière vous préférez sûrement que je commence par là que les gens commencent en général.

et c'est au commencement.

en l'an de grâce mille huit cent trente mon père habitait dans une ferme avec ses quatre filles et de ces quatre filles j'étais la dernière.

dans la ferme il y avait aussi une mère et un grand-père.

les animaux ne vivaient pas avec nous mais les agneaux rentraient le soir quand ils avaient perdu leur maman et qu'il fallait les nourrir.

l'histoire commence en mille huit cent trente. l'an de grâce mille huit cent trente.

il ne faisait pas chaud au commencement. non, il faisait froid et chaque brin d'herbe était brodé de givre. mais dès que le soleil est sorti les gelées s'en sont allées et les oiseaux ont chanté. je le sentais jusque dans mes jambes. c'est une chose qui m'arrive des fois. le soleil coule dans mes jambes et après il monte à ma tête.

la sève gonflait les tiges et les feuilles se déplaient. les oiseaux tapissaient le fond de leur nid.

le monde se souvenait du printemps.

je sais très bien où j'étais ce jour-là. j'étais aux poules. elles avaient été enfermées toute la matinée à pondre et

maintenant il fallait qu'elles courent et mangent les vers et les insectes qui rendent les œufs goûtus. il y avait même un peu d'herbe qui avait repoussé après les froids de l'hiver.

j'ai tiré la porte du poulailler et le coq a sorti le premier. il paraissait comme au défilé mais sans la musique.

derrière les poules hésitaient et se demandaient quel temps qu'il faisait alors j'ai dû les aider à décider. puis j'ai entendu ma sœur beatrice. elle était au portail et elle criait mon nom.

mary qu'est-ce tu fais donc là ?

tu crois que je fais quoi ?

on dirait que tu sors les poules.

allons bon. c'est drôle parce que c'est point du tout ce que je faisais. je dansais avec le coq et puis il y a eu un grand festin et le cochon est arrivé et il s'est assis au bout de la table pour nous chanter une belle chanson.

tu changeras donc jamais ?

pourquoi faudrait-y que je change ? je suis pas mauvaise fille.

c'est pas de causer que ton ouvrage se fera.

et toi c'est pas de regarder ce que font les autres que ton ouvrage se fera. où c'est que t'étais d'abord ?

à l'église.

et les bêtes elles vont se nourrir toutes seules ?

le bon dieu y pourvoira.

ah oui ? et qui c'est qui traîne la mangeoire des poules ? c'est pas le bon dieu que je sache.

il traîne pas ta mangeoire mais peut-être que c'est lui qui fait pousser ce qu'y a dedans.

tu m'en diras tant. moi qui croyais que j'avais planté ces graines toute seule.

tu devrais pas causer comme ça.

je cause comme je veux.

un jour ça te vaudra des embêtements.

des embêtements?

oui. des embêtements.

j'ai mis mes mains sur mes hanches.

des embêtements je m'en attire toujours. mais ça m'a jamais empêchée de dire qu'est-ce que je pensais.

je vois ça.

alors où c'est que t'étais?

je suis allée faire le ménage à l'église sinon il y a de la poussière.

je sais ben qu'il y a de la poussière. je suis pas simplette.

ah bon. t'es sûre mary?

je suis pas simplette et je suis pas lente non plus parce que je parie que c'est ce que t'allais dire. je suis rien de tout ça.

après elle est retournée à la maison et je l'ai suivie jusqu'à la porte de la cuisine. seulement elle avait pas vu que la mère elle était là avec son seau de lait plein à ras bord. elle a accueilli beatrice avec un air qui disait qu'est-ce tu fais à l'intérieur à cette heure? va donc travailler.

beatrice est restée un moment à gober les mouches. puis elle a regardé la mère toute benoîte comme si elle se doutait pas que le lait il allait tourner.

c'est mary qui m'a dit de rentrer. parce que tu me cherchais.

puis elle m'a fait les gros yeux pour que je me taise.

file, a ordonné la mère. allez.

alors beatrice est sortie.

il restait que la mère et moi dans la cuisine.

t'as été aux poules mary?

bien sûr que j'y ai été. tu m'as dit d'aller aux poules alors j'ai été aux poules.

et les œufs y en avait combien?

les œufs ? j'ai fait. les œufs ?

elle attendait.

mais d'abord je dois vous expliquer une chose à propos de ma mère. aucune mouche s'est posée sur elle depuis l'an mille sept cent quatre-vingt-douze. elle avait une semaine et une mouche est entrée dans la pièce. elle s'est posée sur son berceau. mais la mère elle était déjà comme l'eau vive et elle l'a chassée. depuis ce jour elles savent que ça vaut rien de l'approcher.

oui, les œufs, y en avait combien ?

j'ai oublié.

comment ça t'as oublié ?

comment ?

oui. comment ?

ah oui. je sais ce qui s'est passé.

elle a rien dit.

comme je comptais mes pas eh bien les œufs ils m'ont sorti de la tête.

si t'as le temps de compter tes pas c'est que t'as pas assez d'ouvrage et que t'en veux encore, pas vrai ?

j'ai hoché la tête.

parce qu'autrement ton père il va t'étriller. et il va m'étriller aussi. alors tu ferais mieux d'aller les chercher.

je m'en suis donc retournée au poulailler et j'ai mis les œufs dans mon panier. il y en avait qui étaient tout chauds et d'autres qui avaient de la merde et des plumes collées dessus.

j'en ai vu un qu'était resté sous le cul de la poule et je l'ai poussée pour le prendre.

j'ai compté. vingt. c'est mauvais pour les œufs parce que les nombres pairs ils portent malheur. alors je l'ai remis pour qu'ils soient dix-neuf. et j'ai dit aux poules de pondre d'ici à demain si elles voulaient pas finir à la marmite.

la mère se tenait à côté de la table. elle serrait un saladier

contre elle comme si elle avait peur qu'il saute et se fracasse sur les dalles.

j'ai posé le panier d'œufs et j'ai voulu aller dans l'autre pièce.

où c'est que tu vas comme ça ?

je vais voir le grand-père.

tu crois quand même pas que tu vas rester au-dedans à jaser toute la journée ? c'est pas de causer que l'ouvrage va se faire.

je sais.

et c'est vrai que je sais. mais c'est plus fort que moi. parce que je suis comme je suis. ma langue va comme celle du chat qui lape le lait dans le seau.

j'ai entré dans la pièce et il était assis près de la cheminée. il n'y avait pas de feu. j'ai pris la chaise en face et le grand-père m'a souri.

je lui ai demandé qu'est-ce t'as fait aujourd'hui ?

des choses et d'autres. et puis encore d'autres choses.

je me suis rapprochée de lui. est-ce que violette t'a lavé ?

pour sûr qu'elle m'a lavé. elle m'a si bien frotté la drôlesse que j'ai cru qu'elle allait m'arracher la peau. elle me prend pour une vache qu'elle va mener au marché. mais on tirerait pas grand-chose de ma vieille carcasse. y a guère de viande dessus, c'est-y pas vrai ?

j'ai ri et j'ai arrangé le manteau sur ses jambes pour qu'elles restent bien chaudes vu qu'elles sont mortes depuis qu'il est tombé de la meule de foin.

alors petiote combien que t'as ramassé d'œufs aujourd'hui ? pas assez.

foutredieu. elles vont avoir des ennuis.

c'est moi que je vais en avoir.

donnes-y donc des déchets. gave-les un peu. faut qu'elles engraisent pour pondre.

les déchets c'est tout pour le cochon.

alors sers-toi dans l'auge au cochon.

pour sûr que je vais le faire mais c'est qu'il est foutrement vorace le bougre.

le grand-père a agité le doigt. je veux pas t'entendre parler comme ça. mais t'as pas tort, il est foutrement vorace le bougre.

ça m'a fait rire.

et qu'est-ce tu comptes faire pour l'heure de maintenant?

qu'est-ce tu veux que je fasse? je mangerai quand mon repas sera prêt. je ferai un somme et après je pèlerai peut-être quelques patates, je souperai à table avec vous autres et puis j'irai me coucher et demain la mort elle sera plus près d'un jour.

faut pas dire des choses pareilles.

et pourquoi pas bon dieu? la mort c'est encore la meilleure amie du travailleur.

dis pas ça non plus.

c'est pour ça que t'es venue me voir petiote? pour m'expliquer qu'est-ce que je peux dire et qu'est-ce que je peux pas dire?

non. je suis venue voir comment que t'allais. Si y avait rien qui te faisait besoin.

tout ce qui me fait besoin c'est deux jambes neuves.

ah.

oui. ah.

il a regardé la cheminée éteinte puis moi.

on fait une sacrée paire tous les deux. quatre jambes et seulement une qui marche comme il faut.

on a ri et je me suis levée.

où c'est que tu vas?

elle a dit que j'étais pas censée jaser toute la journée. elle a de l'ouvrage pour moi.

foutredieu ! le travail peut bien attendre. repose tes fesses sur cette chaise.

j'ai obéi. t'as vu beatrice ? j'ai demandé.

le grand-père a bâillé. ah ça pour la voir je l'ai vue. même que j'ai failli mourir d'ennui. comme si j'étais pas assez affligé sans ça. faut dire qu'elle priait si fort pour mon âme que j'ai cru devenir sourd. qu'est-ce qu'elle imagine avec son bon dieu ? que si elle prie assez je vais bondir de ma chaise et danser la gigue ? il faudrait plus qu'un miracle pour ça.

il riait tant que ses yeux pleuraient et il a sorti son mouchoir rouge et blanc pour les essuyer.

toi et tes sœurs vous seriez pas plus différentes si votre père il était allé avec toutes les femmes de la paroisse.

mais c'est moi ta préférée ?

il a souri puis il a hoché la tête. pour sûr. mais va pas répéter.

à ce moment on a entendu la voix de la mère de l'autre côté de la porte.

vous avez pas fini de jaser là-dedans ?

je vais pas attendre qu'elle vienne me frotter les oreilles, j'ai dit.

je me suis levée et j'ai bordé le manteau sous ses jambes puis j'ai ouvert la fenêtre. J'ai sorti et j'ai refermé derrière moi.

j'ai longé notre champ familial en direction du poulailler. je frappais les chardons secs de mon bâton et je faisais voler les graines tout autour.

qu'est-ce tu fais ?

j'ai levé la tête et j'ai vu le père au portail.

c'est quoi ces façons de se pavaner comme si t'avais rien de mieux à faire ?

je me pavane pas. je cherche violette.

elle est là où qu'elle doit être, aux trois arpents. là où que tu devrais être aussi.

c'est là que je vais.

alors traîne pas. va pas te mettre en tête que t'es spéciale rien qu'à cause de ça.

il montrait ma patte folle.

j'ai jamais dit que j'étais spéciale.

j'ai continué ma route. passé les poules j'ai escaladé le portail pour prendre le chemin des trois arpents.

j'ai pas dit que j'étais spéciale.

j'l'ai jamais dit.

et j'l'ai jamais pensé.

ma jambe c'est ma jambe et j'en ai jamais eu d'autre. j'ai toujours été comme ça et j'ai toujours marché de cette façon. la mère elle prétend que je suis née comme ça. toute malingre avec les cheveux couleur du lait. et en retard même que c'est pour ça que j'avais déjà des cheveux et les ongles longs. comme un animal. à ce qu'elle raconte j'ai regardé autour de moi, j'ai ouvert la bouche et j'ai crié. y en a qui disent que je l'ai jamais refermée depuis.

y en a aussi qui disent que la mère avait pris mal cet été-là mais qu'elle a pas cessé d'aller au champ même si elle arrivait pas à se pencher à cause de la bosse que je faisais dans son ventre.

ma jambe elle était tordue sous moi et elle s'est jamais remise comme il faut.

quand j'étais au berceau on a essayé de me la redresser avec un bout de bois mais ç'a rien fait que l'irriter et j'ai pleuré jusqu'à tant qu'on me l'ôte et qu'on la laisse aller où elle voulait.

et maintenant je suis comme je suis.

mes sœurs étaient déjà là quand je suis arrivée aux trois arpents. toutes les trois. il y avait beatrice, il y avait violette et puis il y avait hope. j'ai pris mon seau et je me suis mise au travail moi aussi. on se baissait pour ramasser les cailloux, on remplissait les seaux et on les versait dans la charrette.

le soleil chauffait mon dos pour la première fois de l'hiver et les oiseaux le sentaient aussi parce qu'ils faisaient un tel raffut que j'entendais à peine le bruit des pierres contre le métal. alors j'ai pensé, le père on le changera pas mais ça me ferait deuil de rester fâchée un jour comme aujourd'hui. puis la sensation est revenue. le soleil qui coule dans mes jambes et partout dans mon corps jusque dans ma tête.

le soir j'ai cru que j'allais tomber comme une masse parce que j'étais fatiguée et que j'avais mal à la jambe. mais sitôt endormie je me suis réveillée.

la lune brillait dans la chambre et il faisait clair.

beatrice dormait à côté de moi avec sa bible dans une main. je l'entendais qui respirait et qui soufflait.

il faut toujours qu'elle prenne sa bible avec elle au lit. elle l'ouvre et elle tourne les pages en bougeant la tête et les yeux dans un sens puis dans l'autre. seulement elle sait pas lire.

c'est à cause de ce que le père il a besoin de nous à la ferme. il peut pas se permettre de nous envoyer à l'école pour apprendre des choses inutiles. et c'est vrai. est-ce qu'on a besoin de savoir lire et écrire pour jeter des pierres dans un seau ou tirer le lait aux vaches?

beatrice a arrêté de respirer, puis elle a soupiré bruyamment. quand elle s'est retournée sa main s'est ouverte et la bible est tombée par terre. ça l'a pas réveillée. et moi non plus vu que je l'étais déjà.

j'ai dormi avec toutes mes sœurs et y en a aucune de parfaite. beatrice elle veut pas lâcher sa bible et il faut toujours qu'elle prie au moment où on s'endort. violette elle est très grande et elle se plaint tout le temps qu'elle a froid aux pieds parce qu'ils dépassent. et quand elle se baisse pour ramasser des cailloux ou des pommes de terre elle rouspète qu'elle a mal au dos parce qu'elle doit se pencher plus bas que nous. en plus elle a les coudes pointus. hope elle est carne comme point et elle prend toute la couverture. et si je lui dis que j'ai froid elle répond que c'est pas sa faute vu qu'elle dort mais je suis sûre qu'en vrai elle le fait exprès.

donc beatrice a soupiré, sa bible est tombée et moi je trouvais pas le sommeil. je me suis levée pour la ramasser et j'ai vérifié que l'ortie blanche qu'elle avait mise à sécher dedans était toujours à sa place. je l'ai reposée sur le lit parce que je sais que si elle se réveille les mains vides elle croit que le diable il va l'emporter.

j'ai été à la fenêtre et j'ai écarté la couverture clouée au cadre. la lune brillait tant qu'y avait des ombres comme en plein jour. notre vache préférée était couchée dans le champ et je voyais même les taches noires et blanches sur son pelage. j'ai enfilé ma jupe, j'ai posé un châle sur mes épaules et j'ai ouvert la porte de la chambre.

je suis descendue tout doucement en prenant garde à ma patte folle dans l'escalier parce que je savais que le père il allait me faire danser si je le réveillais. j'ai mis mes souliers puis j'ai traversé la cuisine. dans la souillarde ça puait le fromage et aussi le lait vu que le fromage c'est jamais que du lait solide.

dans la cour il faisait froid. j'ai regretté de pas avoir pris une couverture mais c'était trop tard. j'ai escaladé le portail de notre champ. je voyais que ça avait gelé parce que l'herbe était d'argent sous la lune. la vache me regardait mais elle

n'a pas bougé étant donné que c'est notre vache préférée, elle a l'habitude des gens et je crois même qu'elle aime la compagnie. je me suis agenouillée et elle m'a laissée me coucher contre elle. elle était tiède et j'aurais dû rester là. seulement je tiens pas en place et maintenant je suis bien embêtée.

la maison était toute noire. je voyais le toit et les cheminées. Il y en a deux mais on en utilise qu'une. je voyais aussi les fenêtres mais pas les vitres, seulement des taches plus foncées qui faisaient comme des trous dans le mur.

au premier étage j'ai reconnu la fenêtre de notre chambre à beatrice et à moi. à côté il y avait celle à violette et hope, puis celle au père et à la mère. on a encore une chambre mais celle-là je pouvais pas la voir parce qu'elle est de l'autre côté. avant c'était celle du grand-père. maintenant il peut plus monter l'escalier à cause de ses jambes alors il dort en bas dans la réserve aux pommes. c'est pour ça que la maison sent les pommes et le grand-père aussi.

j'ai laissé la vache toute seule et je suis retournée à la maison. j'ai escaladé le portail et j'ai repassé devant le poulailler. je savais pas bien ce que je voulais faire.

j'avais froid et je commençais à me dire que je serais mieux dans mon lit quand j'ai aperçu un homme qui longeait la grange. j'ai pensé qu'il était venu nous voler notre foin. j'ai décidé de le suivre comme ça je verrais son visage et je pourrais répéter au père qui c'était.

à l'arrière la grange s'ouvrait sur le champ qui était éclairé par la lune. j'essayais de faire le moins de bruit possible. je me suis arrêtée. j'étais plus silencieuse que l'église quand elle est vide. alors j'ai vu qu'il n'y avait pas une mais deux personnes.

j'ai attendu. un homme parlait.
est-ce qu'ils savent que tu es sortie ?

non.

oh violette viens ici.

je retenais mon souffle. je n'osais pas bouger.

leurs bouches se sont touchées et il l'a serrée dans ses bras. j'entendais mon cœur qui battait. il a remonté sa jupe puis il l'a poussée dans le foin et ils se sont retrouvés tous les deux allongés. je voyais les jambes blanches de ma sœur et les mains de l'homme sous sa jupe. il a répété oh violette.

il grognait comme un veau qui cherche le pis de la vache.

non il faut pas faire ça, elle a dit.

il a répondu si.

il a collé sa bouche contre la sienne et j'ai vu là où sa chair est molle quand il a défait son corsage que d'habitude elle garde même au lit.

il a écarté ses jambes toutes pâles dans la nuit, il lui a grimpé dessus et il s'est mis à bouger. j'ai fermé les yeux. les bruits n'ont pas duré longtemps.

il a répété violette.

j'ai rouvert les yeux. il était en train de l'embrasser. elle a remis son corsage et elle a baissé sa jupe. il a retiré les brins de paille dans ses cheveux. elle a dit qu'elle devait se sauver.

elle l'a embrassé et je me suis cachée dans l'ombre lorsqu'elle s'est glissée hors de la grange.

il a attendu un petit moment puis il a arrangé ses vêtements, il s'est épousseté et il est sorti à son tour. il a traversé la cour et il s'est éloigné sur le chemin.

je suis retournée au champ. notre vache était toujours là. je me suis assise sur le sol froid à côté d'elle et je me suis blottie contre son flanc. ça sentait le lait et la bouse.

j'ai attendu que mon cœur se calme. l'herbe était dure et argentée à cause du gel.

j'ai soulevé ma jupe et j'ai regardé mes jambes. elles étaient blanches sous la lune. j'ai touché ma peau mais tout

de suite j'ai rabaissé ma jupe et serré mes genoux contre mon menton.

je suis restée assise un moment mais j'avais tellement froid que mes dents se parlaient. alors j'ai fini par me lever et je suis rentrée.

il y a une chose qu'il ne faut pas oublier.

j'écris ces mots de ma main en l'an de grâce mille huit cent trente et un et j'en suis fière.

vous comprendrez pourquoi.

je m'étais promis de tout vous raconter, mais je ne l'ai pas fait. j'ai menti.

quand j'étais contre la vache et que j'ai soulevé ma jupe, quand j'ai regardé mes jambes dans l'herbe, j'ai mis ma main à cet endroit.

au matin beatrice a dû me secouer pour me réveiller. il faisait encore noir. je me suis habillée et je suis descendue traire les vaches. je les ai rassemblées, j'ai pris le seau en fer-blanc et je me suis assise sur le tabouret. j'ai commencé par notre vache préférée. je commence toujours par elle. j'avais la tête appuyée contre son flanc. ses pis me tenaient chaud et le lait venait bien.

violette s'est installée à côté de moi. elle a bâillé et je me suis souvenue de ce que j'avais vu la nuit dernière mais je me suis dit que j'avais sûrement rêvé, qu'elle avait pas pu faire une chose pareille. puis elle a encore bâillé et j'ai su que c'était vrai.

le lait giclait contre les parois des seaux.

violette, t'as bien dormi?

elle s'est arrêtée et elle m'a regardée. pourquoi que tu demandes ça?

je sais pas.

si tu sais pas tais-toi.

j'ai continué à traire mais comme j'entendais rien dans son seau je me suis tournée vers elle. elle me dévisageait toujours.

t'as les doigts gourds? j'ai fait.

et toi t'as le cerveau gourde?

je me suis frappé la tête.

non tout va bien.

violette s'est levée et elle a pris son tabouret pour se mettre de l'autre côté de sa vache comme ça elle ne me voyait plus. je me suis penchée et j'ai tiré plus fort sur les pis. je me concentrais pour ne pas penser à ma sœur couchée dans le foin avec sa jupe troussée et ses jambes pâles sous la lune.

ce jour-là on devait mener les moutons paître à côté de l'église et le père m'a dit d'y aller avec hope.

elle a pris la tête du troupeau. elle fermait les portails pour que les moutons entrent pas chez les gens et je passais après pour les rouvrir. c'est mieux devant parce que derrière on marche dans les crottes.

on a traversé le village jusqu'à l'église. hope a fait avancer les bêtes dans le champ puis on a refermé la barrière. de là on voyait le toit de la maison qui s'appelle le presbytère. soudain, il a sorti et il s'est approché. ralph. le fils du pasteur.

il désirait savoir si violette était avec nous. on a répondu non, elle ramasse les cailloux aux trois arpents et nous aussi faut qu'on y retourne. j'ai pas pu m'empêcher de lui demander pourquoi qu'il voulait la voir.

pourquoi pas? il a fait.

vous êtes déjà allé la voir à la ferme?

avec ton père à côté? ça ne risque pas.

alors vous étiez pas chez nous la nuit passée?
qu'est-ce que tu racontes? il me regardait avec un drôle
d'air et je voyais bien que hope aussi.

oui. qu'est-ce tu racontes?

rien.

alors hope elle s'est tournée vers ralph et elle a haussé les
épaules.

elle est comme ça. elle a rien dans la tête.

qu'est-ce que vous faites ici toutes les deux?

on a mené les moutons au champ.

ralph a regardé le chemin et il a montré les crottes.

ça se voit.

hope a ri. elle a glissé ses cheveux derrière son oreille et
elle lui a souri.

viens, je lui ai dit. le père va nous chercher.

l'écoutez pas, elle raconte n'importe quoi. qu'est-ce que
vous faites à cette heure?

je ne sais pas, a dit ralph. ça dépend. et toi qu'est-ce que
tu fais? comment t'appelles-tu? vous êtes tellement nom-
breuses que je m'y perds.

hope.

il a répété son nom lentement. hope.

je l'ai tirée par le coude et elle m'a bousculée.

t'as qu'à rentrer, toi.

et le père?

dis-lui que je suis restée à soigner un mouton.

il y croira pas.

y a pas moyen de la faire taire celle-là, a dit hope. elle me
rend folle.

alors elle m'a attrapé le bras et elle a pincé de toutes ses
forces.

rentre à la maison.

hé.